dant ce qui nous a été conté cette nuit par une personne de l'entourage immédiat de M. Krantz :

L'ancien ministre de la guerre avait déjeuné jeudi matin, avec toute sa famille, et était sorti vers deux heures lorsque quelques heures plus tard, s'étant senti subitement indisposé, il dut rentrer en toute hâte à son domicile.

Mais une cruelle surprise attendait l'ancien ministre à son arrivée. Il trouva, en effet, Mme Krantz et ses enfants en proie à de violents malaises, présentant tous les symptômes de l'empoisonnement. Après une nuit insupportable, M. Krantz se décidait, hier matin, à appeler un médecin, lequel, ayant examiné les malades, leur prescrivit un antidote tout en leur conseillant de garder la chambre.

M. et Mme Krantz, dont l'état est assez grave, sont donc restés au lit durant toute la journée d'hier, ainsi que leurs enfants; les visiteurs habituels n'ont pas été reçus par l'ancien ministre, qui avait, d'ailleurs, rigoureusement consigné sa porte.

Détail curieux : les quatre domestiques qui sont au service de la famille Krantz et mangent chaque jour leur part des aliments servis sur la table de leurs maîtres, n'ont pas été indisposés.

On se perd en conjectures sur les causes de cet empoisonnement, qui, d'après ce que l'on nous affirme, n'aura, fort heureusement, aucune suite regrettable.

LES ACTES DU CABINET

Circulaires envoyées aux préfets et aux généraux

Paris, 24 juin. — Le gouvernement fait publier, dès aujourd'hui, les circulaires dont l'envoi a été décidé au Conseil des ministres tenu hier soir.

Voici le texte de la circulaire de M. Waldeck-Rousseau, président du conseil, ministre de l'intérieur et des cultes.

« Monsieur le Préfet,

» Le ministère s'est formé en vue de répondre à l'ordre du jour du 12 juin. L'œuvre qu'il assume est une œuvre de défense républicaine; elle exclue l'esprit de parti. Ceci suffit à tracer votre conduite.

» Vous devez me signaler tout acte intéressant le respect des institutions et le bon ordre, et agir, au besoin, sous votre responsabilité, et d'urgence.

» Des faits antérieurs paraissent n'avoir motivé aucun rapport.

» Le gouvernement compte sur votre exactitude et votre dévouement.

» *Le président du Conseil, ministre de l'Intérieur,*
» WALDECK-ROUSSEAU. »

Voici maintenant la circulaire du général de Galliffet aux gouverneurs de Paris et de Lyon, aux généraux commandants de corps d'armée :

« Mon cher général,

» J'ai dû, à mon très grand reget, sortir de la retraite, pour assumer, devant le pays et le gouvernement de la République, la responsabilité de l'armée.

» J'en suis très honoré, mais nullement effrayé.

» Je vous prie de ne pas oublier que, si je suis responsable des chefs de l'armée, ils le sont personnellement vis-à-vis de moi, de tout ce qui se passe dans l'étendue de leur commandement.

» Je compte donc sur vous, comme vous pouvez compter sur moi.

» *Le ministre de la Guerre,*
» DE GALLIFFET. »

Le déplacement du général Roget

Paris, 24 juin. — Le général Roget, commandant une brigade d'infanterie à Paris, est désigné pour commander la 28e brigade à Belfort.

LA SITUATION ET LA PRESSE

Sous ce titre ; *Millerand valet de bourreau*, on lit dans l'*Intransigeant :*

» Depuis hier, Millerand, le renégat socialiste, est devenu l'associé officiel du fusilleur des Parisiens.

» A l'issue du conseil des ministres, qui s'est tenu à cinq heures au ministère de l'intérieur, on a pu voir l'ex-démocrate Millerand serrer avec effusion les mains ensanglantées du massacreur Galliffet, et l'on a pu entendre l'auteur du programme de St-Mandé appeler le tortionnaire de 1871 : « Mon cher général... »

» Le châtiment ne se fera pas longtemps attendre pour le traître Millerand. Déjà, un certain nombre de députés socialistes ont flétri, dans un manifeste, « la bourgeoisie dite républicaine qui recourt au sabre de Galliffet, le massacreur de Mai, l'égorgeur des ouvriers de Paris ».

« Voilà pour aujourd'hui ; demain, ce sont les électeurs de la Seine qui exécuteront sans pitié le bourgeois Millerand, valet du bourreau Galliffet.

« Les fils des 35.000 fusillés de 1871 ne pardonneront jamais à ce renégat.

Voici l'article publié par l'*Eclair :*

« Les journaux du parti radical et du parti collectiviste essayent d'expliquer à leurs lecteurs comment ils en sont venus à soutenir le ministère Galliffet. Si nous l'avons fait, disent-ils, c'est pour la République. Nos institutions étaient menacées par la conjuration du Goupillon et du Sabre, il fallait bien voler à leur secours. Nous connaissons cette antienne. Quand des hommes politiques se mettent brusquement à encenser ce qu'ils conspuaient la veille, c'est toujours pour sauver la République. Or, nous voudrions bien savoir au juste de qui ou de quoi on prétend la sauver aujourd'hui.

» Le Goupillon d'abord. Qu'est-ce qu'il a fait ? qu'est-ce qu'il a dit ? Il y a un directeur des cultes au ministère de l'intérieur : a-t-il eu à sévir contre un seul membre du clergé ? Si des paroles imprudentes ont été prononcées, si des démarches suspectes ont été tentées, si des actes séditieux ont été perpétrés, il est bien extraordinaire que le bruit n'en soit pas venu au moins jusqu'aux journaux.

» Voilà deux ans que la crise dure : personne ne sait encore de quel côté penche l'Eglise. S'il y a une conspiration du parti prêtre, nous demandons qu'on nous la montre. Quant au Sabre, nous l'avons vu aux prises avec un commencement d'émeute à la caserne de Reuilly. Il s'est mis du côté de la Loi. Il est vrai que deux ou trois colonels, outrés des injures quotidiennement déversées sur l'armée par les feuilles dreyfusardes, ont perdu patience et prononcé quelques paroles de mauvaise humeur.

» C'est un fait qu'on peut regretter, mais auquel il est difficile d'attribuer la portée d'un péril public. Qui donc oserait soutenir qu'il suffit à ébranler l'institution républicaine, fondée sur l'assentiment quasi unanime d'une nation de quarante millions d'âmes ? La République n'a pas besoin d'être défendue par M. de Galliffet quand tout un peuple la défend. D'ailleurs, ce n'est pas nous seulement qui le disons. Voici la déclaration textuelle que faisait hier une feuille politique importante dirigée par un membre du cabinet : « La Républi- » que n'est pas menacée, pas plus que la discipline de l'armée nationale n'est en jeu. »

» Rien ne restant plus du prétexte invoqué, il faut bien chercher autre chose. Si ce n'est pas pour la République qu'on travaille, pour qui donc ? Pour le prisonnier de l'île du Diable. Le ministère qu'on nous a fait n'est pas un ministère pour la France, c'est un ministère pour Dreyfus. On a cherché des hommes résolus, dit-on; résolus à quoi ? A faire front au péril monarchiste ?

» Il n'y en a pas l'ombre. Résolus à sauver, coûte que coûte, innocent ou coupable, le condamné de 1894 ; résolus à presser sur les juges, et, s'ils ne parviennent pas à les intimider, à entraver par tous les moyens le cours de la justice. Voilà la vérité. Elle est aussi éclatante que la lumière du soleil. C'est pour accomplir cette belle œuvre, qui contient en germe un danger bien autrement redoutable que celui dont on feint de s'effarer, que se sont réunis des hommes venus des partis les plus opposés et que le chef du collectivisme révolutionnaire a tendu la main au marquis de Galliffet. »

L'ODEUR DE LA TERRE

Tout le monde sait que la terre, humectée ou fraîchement remuée, dégage une odeur particulière, dont on a bien souvent recherché la cause sans y réussir d'une manière absolument satifaisante. La revue *Knowledge* vient de publier sur ce sujet un travail intéressant et que signale la *Revue scientifique*.

D'après l'auteur de cette notice, M. Clarke Nuttall, cette odeur est due, à n'en pas douter, à la présence de bactéries qui ont été étudiées dans ces derniers temps, les *cladothrix odorifera*, qui se trouvent dans la terre, massées en colonies d'une apparence d'un blanc laiteux. Individuellement, les bactéries sont incolores, en forme de cordon ; elles augmentent numériquement en se subdivisant d'une façon continue en deux dans le sens de leur longueur et produisent une substance qui, en se volatilisant, donne l'odeur spéciale que l'on connaît.

Le *cladothrix odorifera* est capable de persister à des périodes prolongées de sécheresse; son développement s'arrête alors, mais sa vitalité reste latente et l'arrivée de l'eau suffit à lui rendre sa vigueur.

Pourtant l'humidité est une condition nécessaire de sa vie active; c'est pourquoi, sans doute, l'odeur de terre est surtout perceptible après la pluie; du reste, le produit odorant secrété se comporte comme l'eau pour la vaporisation. De même, l'odeur plus nette pour la terre fraîchement remuée s'expliquerait par le fait que la terre est plus humide dans les couche sous-jacentes qu'à la surface et que, ces couches étant amenées à l'air, il se produit une évaporation plus active.

Bulletin Commercial

LAINES

Marchés du 24 juin

ROUBAIX-TOURCOING. — Tendance soutenue. — Laines peignées. — Type courant. — Juin 15,000 k. à 5,825. — Juillet 30.000 à 5,825. — Septembre 5,000 à 5,90. — Novembre 10,000 à 5,90. — Décembre 10,000 à 5,90. — Janvier 10,000 à 5,90. — Mars 5,000 à 5,875. — Total : 85,000 k.

Total de la journée : 85,000 k.

ANVERS. — Tendance soutenue. — Juin 0,000 k.; juillet 45,000; août 0,000; septembre 0,000; octobre 00,000; novembre 00,000; décembre 20,000; janvier 5.000; février 10,000; mars 5,000; avril 00,000; mai 40,000. — Total : 125,000 k.

LEIPZIG. — Tendance calme. — 00,000 k.

TERME	LAINES PEIGNÉES — Roubaix-Tourcoing — Courant	Roubaix-Tourcoing — Ancien	ANVERS — Allem. B	LEIPZIG — Type B.A	Le Havre COTONS	Le Havre CAFÉS
Juin	5.82 1/2	5.85 ./.	5.82 1/2	4.80 ./.	38 50	33 50
Juillet	5.82 1/2	5.85 ./.	5.82 1/2	4.80 ./.	38 25	33 75
Août	5.85 ./.	5.85 ./.	5.82 1/2	4.80 ./.	38 25	34 ..
Septembre	5.90 ./.	5.87 1/2	5.85 ./.	4.80 ./.	38 25	34 25
Octobre	5.90 ./.	—— ./.	5.85 ./.	4.80 ./.	38 12	34 50
Novembre	5.90 ./	—— ./.	5.85 ./.	4.80 ./	37 87	34 75
Décembre	5.90 ./.	—— ./.	5.87 1/2	—— ./.	37 62	35 ..
Janvier	5.90 ./.	—— /.	5.87 1/2	—— ...	37 37	35 .
Février	5.90 ./.	—— ...	5.85 ./.	—— ...	37 50	35 25
Mars	5.87 1/2	—— ...	5.85 ./.	—— ...	37 62	35 50
Avril	5.87 1/2	—— ...	5.85 ./.	—— ...	37 62	35 75
Mai	—— ./.	—— ...	5.85 ./.	—— ..	37 75	36 ..

Le Havre, 24 juin (*Télégramme de M. G. Degoy*). — Le marché est calme. On a vendu 325 balles.

On cote : Juillet 195 fr., septembre 194,50, octobre 193,50, les autres mois n'ont pas varié.

COTONS

HAVRE, 24 juin. — A terme soutenus. 1,350 balles.

On cote : Juillet 38 1/4; août 38 ./.; septembre 38 ./.; octobre 37 7/8; novembre 37 7/8; décembre 37 5/8; janvier 37 3/8; février 37 1/4; mars 37 1/4; avril 37 3/8; mai 37 3/8; juin 37 1/2

Disponible. — On a traité : 50 balles Texas de 00,00 à 42,62; 50 balles Alabama à 44,00.

Fourmies, le 22 juin 1899

LAINES BRUTES. — Les ventes de Londres débuteront le 27 courant avec 240 à 250,000 balles dont moitié de laines croisées. Le choix en bonnes laines mérinos devient assez restreint.

LAINES PEIGNÉES. — Il se fait peu d'affaires; la faiblesse du terme influence les acheteurs qui voudraient des concessions que refusent les détenteurs.

Les Allemands enlèvent à nouveau du peigné, ce qui contribue à rendre les vendeurs moins faciles.

FAÇON DE FILATURE. — Quinzaine assez calme; néanmoins l'alimentation reste assurée pour quelque temps.

FILS. — On livre les anciens marchés, le stock reste complètement nul. Ces derniers jours, les propositions sont plus abondantes et font prévoir de nouvelles commissions lorsque les cours de Londres seront établis.

TISSUS. — Les acheteurs ne se décident pas facilement à payer la hausse complète, mais comme les anciens approvisionnements de matières premières sont à peu près épuisés, moment est venu où il faudra bien que les prix de vente des tissus se nivellent sur ceux de la laine.

Condition publique des laines, soies et cotons.

Relevés comparatifs bi-mensuels du 8 au 25 juin

	1898	1899
Laine peignée	163.651 k. 20	66.405 k. 60
Laine filée	193.174 k. 70	226.247 k. 60
Ensemble	356.825 k. 90	292.653 k. 20
Décreusage		
Titrages	622	616

(Bulletin bi-mensuel.)

LAINES DES INDES

Liverpool, 22 juin.

Laines des Indes. — La prochaine série d'enchères commencera le 18 juillet 1899. Arrivages depuis la dernière série 10.209 balles. Anciennes existences tenues par importateurs 2,808 balles. Total 13.017 b.

La nouvelle tonte de laine anglaise commence à se faire voir, mais jusqu'ici les prix payés sont les plus bas que l'on n'a jamais connus.

Le mouvement en provenances étrangères sur notre place se restreint aux genres plus fins dont les côtes raidissent toujours. Environ 80 balles laine des Indes se sont écoulées aux cours antérieurs.

La provision de laine des Indes pour les enchères de juillet s'estime à 21,000 balles.

LES ARTISTES DU NORD

au Salon de 1899

CINQUIÈME ARTICLE

C'est à la salle 5 que nous trouvons le tableau dont l'auteur, M. Francis Tattegrain a obtenu, cette année la médaille d'honneur. Nous revendiquons M. Tattegrain pour l'un des artistes du Nord : aussi c'est avec une très vive satisfaction que nous enregistrons son brillant succès.

Le peintre s'est d'ailleurs inspiré d'un épisode de l'histoire de notre région. Il a intitulé son œuvre *Saint-Quentin pris d'assaut — l'exode — 29 août 1557.*

Livré comme un enjeu permanent à toutes les chances de la guerre — dit un historien — dans les démêlés des rois de France avec les ducs de Bourgogne, l'Espagne et la Maison d'Autriche, Saint-Quentin supporta les désastreuses conséquences de la mémorable bataille dite de Saint-Quentin, après laquelle la ville investie par une armée de 100,000 combattants, fut obligée de succomber au bout de vingt et un jours de tranchée ouverte.

Voilà le fait historique.

Après deux journées de meutres, de pillage et d'incendie, les restes de la population sont conduits hors des mines de la Ville, par ordre de Philippe II. Tel est l'épisode.

Voyons maintenant le parti qu'en a tiré M. Tattegrain.

Au fond les ruines fumantes de ce qui avait été la ville de Saint-Quentin. Aux premiers plans, une troupe de femmes affolées, dont quelques haillons cachent à peine la nudité, qui fuient sous les regards obscènes d'une soldatesque avinée.

D'aucuns prétendent que l'artiste a formé son fond un peu en décor de théâtre, mais ce qui est indéniable, c'est l'habileté de cette vaste composition, c'est le mouvement qui anime la scène, c'est la fidélité d'expression donnée à chacun des personnages, la terreur répandue sur la figure de ces malheureuses femmes, la bestialité cruelle qui se lit sur le visage de chacun des soldats. En un mot c'est une véritable œuvre, et une œuvre documentaire qui enrichira le musée de St-Quentin

Nous nous sommes un peu attardé à parler du tableau de M. François Tattegrain; nous poursuivons notre route.

Dans cette même salle 5, il est plusieurs toiles que nous avons notées plus particulièrement. Tels un navire *Après l'abordage* de M. Emile Maillart; le *Vercingétorix devant César* de M. Lionel Royer d'exécution un peu froide peut-être; un immense paysage de M. François Sallé qu'on considère comme l'une des belles œuvres du Salon; une amusante fantaisie *Le joyeux toast* de M. Sylvestre; *La guerre*, fiction fort émouvante d'un peintre espagnol M. Pla y Rubio, et la Jeanne d'Arc de M. D. Maillart.

Il y a encore là une grande toile historique, *Défense héroïque du col de Banyuls* par M. Henry Penault. « Les habitants de Banyuls-sur-Mer, sous la conduite de leur maire, arrêtent pendant trois jours une armée espagnole au col de Banyuls, et, par leur résistance acharnée, permettent aux troupes de Dugommier de se former en arrière et de repousser victorieusement l'envahisseur. »

Voici, sous le titre de *Recueillement*, une tête de religieuse très expressive et très fouillée. De suite nous reconnaissons le faire vigoureux et bien personnel de M. Pharaon de Winter, le directeur de l'Ecole de dessin de Lille. C'est une étude très poussée, mais ce n'est qu'une étude, et que M. de Winter nous permette de lui dire qu'il doit à son talent et à son renom de produire des œuvres de plus grande envergure.

Un envoi, pour en finir avec la salle 5, d'un peintre du Nord, M. Léon Richet, de Solesmes. C'est d'abord un sous-bois, bien dessiné, avec un ciel lourd d'orage, d'impression exacte, puis les *Environs de Compiègne*, traités dans une gamme *plus riante et plus gaie*.

Salle 7. — *La femme de Tlemcem* et *Judith*, de M. Gaston Saint-Pierre, nous séduisent par ce charme pictural auquel nous avons maintes fois rendu hommage en parlant de l'auteur de la *Femme arabe*, que les visiteurs du Musée de Tourcoing peuvent admirer.

Poursuivons : Un grenadier de 1814, *aux avant-postes*, admirablement campé, de M. Roger Maillart; *Le Cabestan* œuvre forte avec recherche voulue des tons sombres, par M. Pierre Laurens; *Œdipe et Antigone sur le chemin de Thèbes*, assez empoignant, de M. Eugène Thirien ; quelques bons portraits de dames par Mlle Marguerite Smith et par M. Louis Ridel; une charmante idylle de M. Théo Mayard ; *Les oliviers de la pointe d'Antibes*, paysage vigoureusement dessiné par M. F.-E. Michel.

A la salle 9 figure l'envoi d'un peintre que nous nous plaisons à classer parmi nos artistes régionaux, bien qu'il ait cessé d'habiter Roubaix, nous voulons parler de M. José Weiss.

M. José Weiss est un laborieux et un paysagiste de tempérament. Il s'est encore inspiré de la campagne anglaise dans un tableau *Février*. La nature est prête à se réveiller de son long sommeil d'hiver, mais les arbres sont encore dégarnis et leurs squelettes se profilent en noir sur l'horizon et se mirent dans l'eau des lagunes. Au ciel courent de blanches nuées qui se détachent sur l'azur en taches éclatantes. L'ensemble du paysage, dans lequel circulent l'air et la lumière, est tout empreint de ce calme, de cette poëtique mélancolie que l'artiste sait donner à ses œuvres.

Le Jury a accordé au tableau de José Weiss une mention honorable : voilà certes une récompense très bien placée.

Sur tous les portraits qui garnissent cette salle et il y en a de très bons, priment les deux portraits par M. Roybet. C'est toujours cette peinture en pleine pâte, cette puissance de modelé, cette vigueur de tons qui ont fait la haute réputation de Roybet. Son élève, Mme Juana Romani a encore donné un texte d'expression *Mina da Fiesale* d'un charme captivant.

M. Henri Zo nous offre un *Incident* des courses de taureaux avec tout le chatoiement de nuances du costume espagnol.

Là aussi une série d'agréables paysages, dont *Effet de brume* de M. E. de Palézieux, *Le Haut-Ménille* de M. M. Lessertisseux, *Le village de Courcelles* de M. Prévot-Valéri, *La Creusé en automne*, de M. Félix Planquette dans ces tons chauds et ambrés du paysage d'automne. N'oublions pas l'éclatante *Hotte de fleurs*, de M. G. Thurner.

Encore un épisode militaire, celui-ci d'un peintre alsacien, M. Géo Weiss. Le titre : *Episode du plateau d'Avron*. «Le caporal Cavaignac, venant de relever des postes, trouve ses chefs massacrés par un obus prussien tombé au milieu de la table pendant le déjeuner. » L'effet est dramatique et réellement saisissant.

(A suivre) DE L'EPINETTE.

AUX ARÈNES DE ROUBAIX

Les Arènes de Roubaix continuent la série des fêtes sensationnelles par l'événement extraordinaire : le lion et le taureau en même temps qu'une Corrida Espanola de 3 toros.

L'annonce de cette réunion faite à la Corrida du 18 juin a produit une grande curiosité. Cette exhibition n'est certes pas ordinaire et comme elle sera probablement unique, on comprend le mouvement de curiosité qui se produit en vue de cette réunion.

L'Administration des Arènes nous prie d'annoncer que des bureaux de location sont ouverts :

A Roubaix, chez Jubé, 16, rue de la Gare ; à Tourcoing, chez Lefebvre-Six, Grande-Place ; à Lille, chez Perreau, 2, rue Esquermoise ; à Paris, au *Vélo*, 2, rue Meyerber ; à Gand, chez Snoeck, 10, rue des Champs ; à Bruxelles, chez Lopez et Cie, boulevard Anspach ; à Anvers, chez Homans, place de Meihr.

D'autres bureaux seront ouverts ultérieurement à Ostende, Calais, Dunkerque, Boulogne, etc.

Le **Journal de Roubaix** *publie, tous les jours, deux éditions :*
Une édition du matin à SIX pages dans la semaine et à HUIT pages le dimanche;
Une édition du soir à quatre pages.

CORRESPONDANCE

Les articles publiés dans cette partie du journal n'engagent ni l'opinion ni la responsabilité de la rédaction.

La lettre, signée : *Un groupe d'amateurs*, contient une réclamation très juste, mais comme l'exploitation à la laquelle il est fait allusion est une exploitation *privée*, le public en général n'a pas à s'immiscer dans ses affaires par la voie du journal.

Les signataires de la lettre obtiendront peut-être le résultat cherché en adressant directement la réclamation aux administrateurs.

Les bornes-fontaines

Monsieur le Directeur
du *Journal de Roubaix*,

J'ai recours à votre obligeance habituelle pour signaler, à qui de droit, par la voie de votre honorable journal, une lacune facilement réparable.

Il s'agit de la distribution d'eau potable pour le fort Mulliez, rue Pellart et rue du Collège. A l'entrée de la rue Choiseul se trouve une *borne-fontaine* et il me semble, qu'en ces moments de grandes chaleurs, ce serait l'occasion de la faire fonctionner ; *les ménagères auraient au moins de l'eau pour faire leur lessive.*

Il n'y a pas grands frais à faire, cela rendrait service à tout un quartier.

J'espère, Monsieur le Directeur, que ma réclamation sera entendue et que, sans tarder, on nous donnera satisfaction.

Recevez, Monsieur, mes respectueuses salutations.

Un habitant du quartier.

Le pavé du Long-Bout à la place et à la gare d'Herseaux

Herseaux, 24 juin.

Monsieur le Directeur
du *Journal de Roubaix*,

L'article très exact que vous avez publié vendredi matin, me paraît nécessiter quelques explications qui mettront la population d'Herseaux à même de bien comprendre l'état dans lequel se trouvent actuellement gérés ses intérêts communaux.

Cette question est du domaine public, et relève de l'intérêt général. Tous les habitant paient en réalité des contributions, soit directement, soit par leurs loyers : tous ont donc le droit de connaître et de discuter les actes du collège échevinal qui dirige la commune.

Voici la question :

Vous avez parlé du côté financier du pavé allant du long-bout à la place et à la gare : vous avez dit que tout compte fait, avec le sixième supplémentaire que la commune pourrait obtenir si elle daigne le demander, la dépense s'élèverait à 25.000 francs seulement pour la commune.

C'est la vérité. Et n'est-il pas réellement avantageux de faire dès maintenant cette route si utile, depuis longtemps votée et approuvée par la députation permanente, les contributions que nécessiterait cette dépense seraient insignifiantes, réparties sur l'ensemble ; et puis d'ailleurs, il n'y a pas à revenir sur une décision prise par le collège échevinal lui-même.

Aujourd'hui tous les frais — plans, devis, croquis, dessins — sont faits, la dépense devra être payée par la commune : on pouvait et on devait donc s'attendre à voir paraître les affiches de l'adjudication.

Mais voici qu'une autre nouvelle arrive : il paraît qu'une pétition circule — et vous l'avez signalée — pétition signée en tête par les trois membres du collège échevinal, et tendant à *remplacer* le pavé par un gravier allant du Long-Bout à la Place, et plusieurs autres graviers desservant quelques fermes, entre autres celle du membre le plus influent du collège échevinal.

Voyons, est-ce sérieux ? Et ne peut-on pas se poser cette question, que la pétition servirait l'intérêt privé d'un homme qui a reçu de la confiance des électeurs la charge de défendre avant tout les intérêts publics ?

Mais espérons que cette pétition ne se montrera pas au grand jour : pour moi, je suppose que c'est un véritable canard qu'on nous a préparé pour la ducasse. Fricotons-le, et n'en parlons plus.

Au surplus, j'espère qu'on répondra à ma lettre, et qu'il me sera permis de prouver :

1° Que le gravier n'est pas pratique à Herseaux, en raison de la nature des terrains ; 2° Que la dépense serait de beaucoup plus considérable que pour le pavé ; 3° Qu'en raison de l'entretien, un gravier n'est jamais payé.

Et au besoin, je prouverais bien d'autres choses encore...

Le pavé projeté desservira dix-sept fermes, et des plus importantes de la commune.

J'espère voir bientôt les affiches de l'adjudication, et je vous promets, Monsieur le Directeur, de vous mettre au courant des nouveaux retards qui pourraient se produire, comme je vous promets de vous annoncer l'adjudication des travaux, aussitôt qu'elle sera affichée.

En vous remerciant, je vous prie de croire, monsieur le Directeur, aux sentiments dévoués

d'Un contribuable patenté du Long-Bout.

PETITE CORRESPONDANCE

A. N. P. — 1° Au mois de novembre ; 2° Oui, à votre majorité.

T. à Tourcoing. — Il y a des théories pour chaque arme.

A.D. 44. — Vous devez faire une nouvelle déclaration.

A. V. F. — 1° La date n'est pas encore fixée; 2° le *Journal officiel*, portant la date du 27 mai dernier, a donné une partie du tarif des primes ; 3° Oui ; 4° Il serait sous le coup de l'ancienne loi.

R. P. — Soumettez la demande à votre colonel.

Un propriétaire. — Un mois de prévenance.

A. B. C. W. — Si vous avez l'intention de vous procurer l'ouvrage, attendez que l'auteur l'ait fait paraître.

R. R. R. — Non.

V. E., rue Saint-Antoine. — Il n'y a que des engagements de 3 et 4 ans.

L. D. — Il touche 60,000 francs.

M. B. C. — 1° Non. 2° Oui, il faut le consentement de ses parents. Un mois. Voyez un notaire.

L. D., 16. — Ces dispenses sont soumises à la décision du conseil de préfecture et accordées aux plus nécessiteux.

Les autres cas de dispense sont acquis de droit aux intéressés.

LES PROPOS DE ROSALIE

Soupe paysanne. — Flan breton. — Les points noirs. — Petites coquettes. — Parfum pour appartement. — Les étoffes imperméables.

Plusieurs nièces me demandent la recette d'une bonne soupe à la paysanne, réconfortante, et fournissant à une famille le potage et le plat de résistance.

Il y a des quantités de manières pour préparer une soupe de ménage, mais en voici une fort usitée en Provence et que j'ai toujours trouvée supérieure.

Mettez dans une marmite, des débris de jambon et de bœuf, un abatis de volaille et une cuisse d'oie ou du petit salé, mouillez comme le pot-au-feu, ajoutez quelques légumes, un choux et laissez bouillir environ quatre heures à petit feu, mettez du poivre, sel, oignon piqué de clous de girofle.

Coupez des tranches de pain bis dans la soupière et trempez avec le bouillon passé.

Servez la cuisse d'oie, les abatis, la viande sur les légumes.

***

Voici pour le mets de résistance simple et facile, contentons maintenant ce groupe de jeunes nièces qui signent collectivement « une poignée de gourmandes ».

Que réclament-elles ?

Eh ! eh ! par ma foi, de très bonnes choses.

Elles veulent savoir ce qu'est un flan breton, on leur a dit merveille de cette friandise et elles voudraient pouvoir la juger.

On ne vous a point trompées mes petites amies, le flan breton est un délicieux gâteau, fort apprécié en Bretagne où il n'est si pauvre ménagère qui n'ait le soin d'en apprêter un aux jours de fête.

J'aurai le plaisir de pouvoir vous donner la très exacte recette de ce flan, la tenant d'une vieille Bretonne fort experte en cuisine et qui m'a plus d'une fois enseigné d'excellents plats.

Beurrez très grassement un plat en terre allant au four. Ensuite vous travaillez dans une terrine ou un saladier 250 grammes de farine, 125 grammes de sucre et 4 œufs, puis un fort demi-litre de bon lait et de la vanille en poudre, 125 grammes de raisins de malaga fendus et épépinés et 135 gr. de bon beurre, cuire à four un peu chaud, qu'il ait une belle couleur dorée.

***

Et maintenant, laissons nos gourmandes à leurs fourneaux et occupons-nous un peu des coquettes qui depuis bien longtemps réclament quelques petits avis.

D'abord un cabinet de toilette, voici une jeune maman fort ennuyée ma foi, parce que, déclare-t-elle, depuis plusieurs mois, elle voit son menton se garnir de petits points noirs.

« C'est fort laid, bonne tante, et comme sans être belle, belle, mon mari me trouve... gentille, je voudrais bien... enfin vous me comprenez, ne pas devenir trop vilaine. »

Certes, ma chère petite, vous avez raison; la jeunesse n'a qu'un temps dont il faut savoir profiter. Mais consolez-vous. Les points noirs sont faciles à faire disparaître.

Il y en a deux espèces principales : les plus communs sont acnéiques et guérissent par les applications alcalines chaudes (glycérine boratée au cinquième, par exemple). Les autres sont des pigmentations anormales nécessitant des préparations mordantes, comme toutes les pigmentations quelles qu'elles soient : éphélides, lentigo, etc.

Lorsque les points noirs sont très limités, on

(Voir la suite à la 3e page)

FEUILLETON DU 26 JUIN 1899. — N° 15

LA MARCHANDE de FLEURS

Par Xavier De Montépin

PREMIÈRE PARTIE

La Comtesse Marcelle

XI

Le Grand-Gosse — quoique la plupart des vitres de la fenêtre à laquelle il guettait fussent brisées — n'avait pu saisir un seul mot des phrases échangées entre les deux personnes dont l'ombre du feuillage continuait à lui cacher les figures.

Il se demandait :

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? Que viennent-ils faire ici ? — Ce ne sont pas des cambrioleurs comme nous, puisqu'ils avaient la clef...

L'Ecureuil, marchant sur la pointe des pieds, étouffant le bruit de ses pas, s'était rapprochée de lui.

— J'ai peur... — murmura-t-elle d'une voix étranglée.

— Robert Dauphin lui commanda de se taire en lui posant la main sur ses lèvres.

Elle se tut, et tous deux restèrent aux aguets.

Dans la pièce du bas un silence profond régnait.

Pas un mot n'était échangé entre Marcelle et Philippe.

Ils attendaient, muets et fiévreux, le moment de commettre le crime.

On entendit sonner au loin onze heures.

Marcelle se coucha vers Philippe et lui dit à l'oreille :

— Onze heures ! — Dans quelques minutes il doit être ici... — Allez !...

Elle sentit trembler le bras de Philippe et comprit qu'il hésitait.

— C'est le salut pour nous ! — reprit-elle en lui saisissant la main qu'elle trouva glacée, — s'il vit, nous sommes perdus ! — il faut choisir entre sa mort et la nôtre !...

Ces paroles ravivèrent l'énergie défaillante de M. de Kerven.

Il sortit lentement de la salle basse et il alla se poster, dans l'ombre des arbres, près de la porte donnant sur la berge, s'appuyant au mur et serrant dans sa main crispée l'arme avec laquelle il s'apprêtait à frapper lâchement un homme sans défense.

Marcelle était restée debout sur le seuil du bâtiment en ruines.

Le Grand-Gosse et l'Ecureuil avaient entendu chuchoter, puis marcher sur la terre battue de l'allée, et ils purent suivre du regard la forme humaine allant se cacher sous les marronniers.

Et ils se demandaient, avec un effroi instinctif, ce qui allait se passer auprès d'eux, et de quel drame terrible le hasard les rendrait témoins.

Soudain Robert Dauphin tressaillit et recula vivement.

Un homme, cotôyant la berge que les rayons de la lune éclairaient en plein, semblait arrêter son regard sur la petite fenêtre également en pleine lumière.

Cet homme s'avança résolument vers la porte, tira de sa poche une clef et l'introduit dans la serrure.

— Epatant ! — pensa le Grand-Gosse. Tout le monde a donc la clef de cette porte-là !

— En entendant le bruit des pas derrière la muraille et celui de la clef faisant jouer le pêne, Philippe de Kerven avança d'un pas et, levant le bras, se tint prêt à le laisser retomber.

La porte s'ouvrit.

M. de Lagardie en franchit le seuil.

En même temps un cri sourd s'échappa de sa bouche, et tournant sur lui-même, il alla s'abattre sur la berge.

Le bras de l'assassin s'était abaissé, et l'arme effilée venait d'entrer dans la poitrine jusqu'au manche, traversant le cœur et restant dans la blessure.

La mort du mari de Marcelle avait été foudroyante.

Aucun des détails de cette scène rapide et effrayante ne pouvait échapper au Grand-Gosse et l'Ecureuil qui dominaient le théâtre du crime.

Ils restaient muets, tremblants, effarés.

Mme de Lagardie, elle aussi, avait tout vu.

Lorsque le corps s'abattit sur la berge, elle quitta précipitamment sa retraite.

— Le portefeuille... — dit-elle à l'assassin, — le portefeuille qu'il doit avoir sur lui... cherchez-le... trouvez-le... et prenez tous les papiers qu'il contient.

Philippe obéissant se pencha sur le cadavre et fouilla son vêtement.

Il trouva le portefeuille, l'ouvrit, en retira quelques billets de banque et des papiers qu'il tendit à la comtesse qu'il les prit et les fit disparaître dans la poche de sa robe.

— Que faut-il en faire ? — demanda-t-il alors en désignant le portefeuille.

— Laissez-le tomber dans l'herbe.

— Il obéit.

— Mais le corps ? — reprit-il ensuite d'une voix à peine distincte.

— Dans la Marne... — Vite ! vite !

— Je ne pourrai pas le porter...

— Prenez-le par les épaules, je vous aiderai...

Philippe souleva le cadavre en passant ses mains sous les bras, Marcelle le saisit par les jambes, et les deux misérables, chancelant sous le poids de leur lugubre fardeau, se dirigèrent vers la rive taillée à pic où, complètement épuisés, ils le déposèrent.

Marcelle reprit haleine et le poussa du pied jusqu'au sommet de l'escarpement d'où il roula dans la rivière et s'engloutit avec un bruit sourd en faisant jaillir l'eau autour de lui.

Anéanti, glacé d'horreur, Philippe de Kerven porta la main à son visage pour essuyer ses tempes que mouillait une sueur froide.

Dans ce mouvement il fit tomber son chapeau, et pendant une seconde son visage glabre et livide apparut sous un rayon de lune aux regards effarés de Robert Dauphin et de l'Ecureuil, et se grava pour toujours dans leur mémoire.

Cachés par une voilette épaisse, les traits de la femme étaient restés invisibles pour eux.

M. de Kerven ramassa son chapeau et le remit sur sa tête.

Faut-il fermer la porte ? demanda-t-il.

— Il faut la tirer sans la fermer, — répondit Marcelle, — et laisser la clef dans la serrure. — Je pars la première pour prendre le premier train...— Vous attendrez le train suivant. — Nous nous retrouverons à Paris.

Et elle prit sa course avec une légèreté de jeune fille.

Philippe, se conformant aux instructions de sa complice, tira la porte sans la fermer, laissa la clef dans la serrure, se mit en marche à son tour.

Le Grand-Gosse n'avait pas perdu un seul de leurs mouvements.

— Ils décampent ! — dit-il à l'Ecureil en les voyant s'éloigner, — ils ont laissé la porte entr'ouverte... — Haut la patte !... *Carapatons-nous !* Pas une minute... à perdre !... il ne fait pas bon ici pour nous ?

Après avoir chargé de nouveau sur ses épaules le sac de toile que gonflaient les produits du vol, il descendit au rez-de-chaussée, suivi par l'Ecureuil, et tous deux, les jambes amollies par l'émotion gagnèrent la berge.

— Prenons l'avenue à gauche — fit Robert Dauphin. — Nous passerons derrière les maisons pour gagner l'arche où sont remisées nos bécanes.

XII

A peine le Grand-Gosse, suivi de l'Ecureuil, avait-il parcouru dix mètres dans la direction qu'il venait d'indiquer, qu'à la lueur d'un réverbère placé à l'angle d'une avenue transversale, il aperçut la silhouette de deux gendarmes faisant une ronde.

— Pas de veine ! — dit-il à demi-voix. — Deux gêneurs ! — Tournons sur nos talons, rappliquons en arrière et trottons-nous en prenant la berge.

Ils rebroussèrent chemin sans paraître fuir, repassèrent dans l'endroit où ils avaient vu s'abattre le corps de M. Lagardie assassiné, et se dirigèrent vers le nouveau barrage, convaincus qu'ils n'avaient plus à craindre quelque fâcheuse rencontre.

Tout à coup Robert se jeta sur la gauche, entraînant l'Ecureuil et étouffant entre ses dents un juron formidable.

— Quoi ? — balbutia la jeune femme épouvantée.

— Des sergots au bout de la rue.

— S'ils nous rencontrent avec la camelote que tu portes, nous sommes fichus...

Quoique pourvu d'une forte dose de sang-froid, et ne perdant pas facilement la tête, le Grand-Gosse éprouvait une sérieuse angoisse.

Le péril était imminent ! — et comment s'y soustraire ?

A quelques pas de là, il avisa une tente, au point d'intersection de deux rues.

C'était celle installée pour la forge par l'entrepreneur.

Une petite lanterne au lumignon fumeux en indiquait l'entrée.

— Fauflle-toi là-dedans, — dit-il à sa compagne — et laissons passer les *flics*.

Tous deux se glissèrent sous les toiles de la tente et se blottirent dans un coin.

(A suivre.) XAVIER DE MONTÉPIN.